

Si tu t'éloignes de moi

DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Dis-moi que tu m'aimes*, 2015

*Sans nouvelles de toi*, 2016

Joy Fielding

# Si tu t'éloignes de moi

*Traduit de l'anglais (Canada)  
par Jean-Sébastien Luciani*



Titre original  
*The Bad Daughter*

© Joy Fielding, Inc, 2018. Tous droits réservés.  
Publié avec l'accord de William Morris Endeavor

Éditions Michel Lafon, 2018, pour la traduction française.  
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024  
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex  
[www.michel-lafon.com](http://www.michel-lafon.com)

*À mes deux merveilleuses filles,  
Shannon et Annie.*



## Chapitre 1

Le picotement commença au creux de son estomac, une vague démangeaison qui se déplaçait rapidement vers sa poitrine puis se diffusait vers le haut jusqu'à atteindre son cou. Des doigts invisibles s'enroulèrent autour de sa gorge et compressèrent violemment sa trachée, la privant d'oxygène. Elle fut prise de vertiges et de tournis. *Je suis en train de faire une crise cardiaque*, pensa Robin. *Je ne peux plus respirer... Je vais mourir.*

La femme entre deux âges assise en face d'elle ne semblait pas s'en apercevoir. Elle était trop absorbée par ses propres problèmes. Une histoire de belle-mère envahissante, de fille ingrate et de mari qui n'était d'aucun soutien.

*Très bien, reprends-toi. Concentre-toi.* La femme – *comment diable s'appelait-elle ?* – ne la payait pas cent soixante-quinze dollars la séance pour un regard vide en guise de réponse. Au minimum elle s'attendait à ce que Robin lui prête attention. On n'allait pas consulter une psychologue pour la voir faire une crise de nerfs.

*Tu ne fais pas une crise de nerfs*, s'exhorta Robin qui reconnaissait les symptômes familiers. *Ce n'est pas une crise cardiaque. C'est une crise de panique, purement et simplement. Tu en as déjà eu. Dieu sait que tu devrais y être habituée, maintenant !*

*Mais ça fait plus de cinq ans*, pensa-t-elle aussitôt. Les crises de panique qu'elle avait eues presque quotidiennement faisaient partie de son passé. *Sauf que le passé fait toujours partie de ce que l'on est. N'est-ce pas ce que l'on dit ?*

Robin n'avait pas besoin de se demander ce qui avait provoqué cette soudaine attaque. Elle savait exactement qui en était la cause. Mélanie, se dit-elle en visualisant sa sœur, de trois ans son aînée. Elle se dit, et ce n'était pas la première fois, que Mélanie ressemblait beaucoup à « Mélanome ».

Un message de Mélanie l'attendait sur le répondeur du cabinet à son retour de déjeuner. Robin l'avait écouté, se demandant si elle devait la rappeler ou simplement faire comme si elle ne l'avait jamais reçu. Elle était en pleine réflexion quand sa cliente était arrivée. *Il va falloir que tu attendes*, dit-elle à sa sœur en silence avant d'attraper son carnet et d'entrer dans la pièce où elle recevait ses clients.

– Est-ce que tout va bien ? lui demandait maintenant la femme assise sur la chaise tapissée de tissu bleu.

Elle était penchée vers elle, le regard méfiant.

– Vous avez un drôle d'air.

– Pouvez-vous m'excuser une minute ?

Robin avait quitté son siège avant que la femme ait pu répondre. Elle retourna dans la petite pièce attenante et ferma la porte. « Très bien... » marmonna-t-elle. Elle s'appuya des deux mains sur son bureau en essayant de ne pas regarder son téléphone. *Respire. Respire, tout simplement.*

*Très bien, tu sais ce qui se passe. Tu en connais la cause. Tout ce que tu as à faire maintenant, c'est te détendre et te concentrer sur ta respiration. Tu as une cliente dans la pièce à côté qui t'attend. Tu n'as pas de temps pour ces conneries. Reprends-toi. Que lui disait sa mère ? Tout finit par passer.*

Sauf que tout ne finissait pas par passer. Et si ça passait, ça revenait souvent vous mordre les mollets. *Très bien, respire profondément*, s'intima-t-elle à nouveau. *Encore une fois.* Après trois reprises, sa respiration était presque revenue à la normale. *Très bien*, se dit-elle. *Très bien.*

Sauf que ça n'allait pas très bien et qu'elle le savait. Mélanie appelait pour une bonne raison et, quelle que fût cette raison, ça n'augurait rien de bon. Les sœurs avaient à peine échangé deux mots depuis la mort de leur mère, puis plus aucun depuis que Robin avait quitté Red Bluff pour de bon après le mariage précipité de leur père. Rien en presque six ans. Pas de félicitations après que Robin eut réussi sa maîtrise de psychologie à Berkeley, pas de vœux de réussite quand elle avait ouvert son propre cabinet l'année suivante, pas même un simple « Bonne chance » quand elle et Blake avaient annoncé leurs fiançailles.

Et donc, deux ans plus tôt, encouragée par le soutien de Blake, Robin avait cessé d'essayer de communiquer avec sa



sœur. Ne conseillait-elle pas toujours à ses clients d'arrêter de se cogner contre les murs, face à l'immuable ou à des conjonctures impossibles ? N'était-il pas temps de suivre ses propres conseils ?

Bien sûr, il était toujours plus facile de donner des conseils que de les appliquer.

Et voilà que soudainement sa sœur l'appelait et laissait des messages sibyllins sur son répondeur. Comme un cancer qu'on pensait avoir vaincu avant de le voir surgir de nouveau, plus virulent que jamais.

« Appelle-moi », disait énigmatiquement Mélanie sans prendre la peine de laisser son nom, considérant comme acquis que Robin reconnaîtrait sa voix, même après tout ce temps.

Et, évidemment, elle l'avait reconnue. La voix de Mélanie était difficile à oublier, peu importe combien d'années avaient passé.

*Qu'est-ce que ça peut bien être encore ?* se demanda Robin en prenant de profondes inspirations, se refusant à spéculer. L'expérience lui avait appris que son imagination ne pouvait pas se mesurer à la réalité. Même pas s'en approcher.

Elle se demanda si elle allait appeler Blake et décida que non. Il était occupé et n'apprécierait pas d'être dérangé. « C'est toi la psy », lui disait-il en regardant quelque part derrière elle, comme si quelqu'un de plus intéressant passait dans son champ de vision.

Elle chassa Blake et Mélanie de ses pensées et repoussa ses cheveux mi-longs blonds et bouclés derrière ses oreilles, avant de retourner dans l'autre pièce. Elle força ses lèvres à former un sourire rassurant.

– Veuillez m'excuser, dit-elle à la femme qui attendait.

Cette dernière venait pour la première fois, et Robin était incapable de se souvenir de son nom. Emma ou Emily. Quelque chose comme ça.

– Tout va bien ? demanda la femme.

– Tout va très bien. Je me suis juste sentie mal pendant un instant.

La femme plissa les yeux.

– Vous n'êtes pas enceinte, au moins ? Je détesterais commencer une thérapie et vous voir abandonner pour avoir un bébé.

– Non. Je ne suis pas enceinte.

*Il faut avoir des rapports sexuels pour être enceinte*, pensa Robin. Et elle et Blake n'avaient pas fait l'amour depuis un mois.

– Tout va bien, dit-elle, en essayant désespérément de se souvenir du nom de la femme. Je vous en prie, continuez. Vous disiez...

*Qu'est-ce qu'elle disait ?*

– Oui, bien... Je disais que mon mari est complètement inutile dès lors qu'il s'agit de sa mère. C'est comme s'il avait de nouveau dix ans et qu'il avait peur d'ouvrir la bouche. Elle me dit des choses des plus blessantes et il se comporte comme s'il n'entendait rien. Et quand je le lui fais remarquer, il dit que j'exagère et que je ne devrais pas la laisser m'atteindre. Mais ma fille a saisi, bien sûr. Et maintenant, elle est tout aussi dure. Il faut entendre comment elle me parle.

*Tu crois que tu as des problèmes ?* pensa Robin. *Tu crois que ta famille est compliquée ?*

– Je ne sais pas pourquoi ma belle-mère me hait tant.

*Elle n'a pas besoin d'avoir une raison. Si elle est un tant soit peu comme ma sœur, elle te méprise par principe. Parce que tu existes.*

C'était la vérité. Mélanie avait détesté sa petite sœur dès l'instant où elle avait posé les yeux sur elle. Elle avait immédiatement été jalouse de l'attention que sa mère devait partager. Elle pinçait Robin quand elle dormait dans son berceau sans s'arrêter, jusqu'à ce que le bébé soit couvert de petits bleus ; elle avait massacré les superbes boucles de cheveux de Robin à deux ans ; quand Robin avait sept ans, Mélanie l'avait projetée contre un mur en jouant à chat et lui avait cassé le nez. Elle critiquait sans cesse les vêtements de Robin, les passe-temps de Robin, les amis de Robin.

« Cette fille est une pauvre pétasse », avait raillé Mélanie en parlant de la meilleure amie de Robin, Tara.

*Ah, c'est vrai – pour ça, elle avait raison.*

– J'ai tout fait pour faire la paix avec cette femme. Je l'ai emmenée faire les boutiques. Je l'ai emmenée déjeuner. Je l'ai invitée à dîner à la maison au moins trois fois par semaine.

– Pourquoi ? demanda Robin.

– Pourquoi ? répéta la femme.

– Si elle est si désagréable, pourquoi vous donner cette peine ?

– Parce que mon mari pense que c'est ce qu'il faut faire.

– Alors laissez-le l’emmener faire du shopping ou déjeuner. C’est sa mère.

– Ce n’est pas aussi simple que ça, balbutia la femme.

– C’est aussi simple que ça, justement, la contredit Robin. Elle est dure et vous manque de respect. Rien ne vous oblige à supporter ça. Arrêtez de l’emmener faire les boutiques ou déjeuner. Arrêtez de l’inviter à dîner. Si elle vous demande pourquoi, dites-lui.

– Et qu’est-ce que je dirai à mon mari ?

– Que vous êtes fatiguée que l’on vous manque de respect et que vous n’allez plus le tolérer.

– Je ne crois pas que je puisse faire ça.

– Qu’est-ce qui vous en empêche ?

– Eh bien, c’est compliqué.

– Pas vraiment.

*Tu veux du compliqué ? Je vais te donner du compliqué : mes parents étaient mariés depuis trente-quatre ans, pendant lesquels mon père a trompé ma mère avec chaque traînée qui lui passait sous le nez, y compris ma meilleure amie, Tara, qu’il a épousée cinq petits mois après la mort de ma mère. Et juste pour que ce soit vraiment intéressant, au même moment Tara était fiancée à mon frère Alec. Ça te va, dans le genre compliqué ?*

*Un instant, ce n’est pas terminé.*

*Tara a une fille, issue d’un mariage raté alors qu’elle sortait à peine de l’adolescence. Cassidy doit avoir douze ans maintenant, je pense. Une gentille gamine. Mon père l’adore, il lui montre plus d’amour qu’il n’en a jamais donné à aucun de ses propres enfants. En parlant de ça, est-ce que j’ai mentionné que je n’avais plus parlé à ma sœur depuis six ans ?*

– Certaines personnes sont toxiques, dit Robin à voix haute. Il vaut mieux avoir à faire à elles le moins possible.

– Même quand il s’agit de la famille ?

– Surtout quand il s’agit de la famille.

– Waouh ! dit la femme. Je pensais que les pys étaient supposés poser des questions et laisser trouver les réponses par soi-même.

*Ah bon ? Mon Dieu, ça va prendre des années.*

– Je me suis dit que j’allais nous faire gagner du temps.

– Vous êtes dure, dit la femme.

Robin faillit rire. « Dure » était probablement le dernier mot qu’elle aurait employé pour se décrir. Mélanie était dure,

elle. Ou peut-être que « furieuse » était le bon terme. Aussi loin que pouvait se souvenir Robin, Mélanie avait toujours été furieuse. Contre le monde en général. Contre Robin en particulier. Même si, pour être tout à fait honnête, ça n'avait pas toujours été facile pour Mélanie. Merde, ça n'avait *jamais* été facile pour elle.

*Et re-merde*, pensa Robin. Qui a envie d'être honnête ?

– Vous êtes sûre que vous allez bien ? demanda la femme. Votre visage...

– Qu'est-ce qui se passe avec mon visage ?

*Suis-je en train de faire une attaque ? Est-ce que c'est une paralysie faciale ? Qu'est-ce qui se passe avec mon visage ?*

– Rien. Il a paru tout froissé pendant une seconde.

– Froissé ?

Robin réalisa qu'elle avait crié.

– Je suis désolée. Je ne voulais pas vous contrarier...

– Pourriez-vous m'excuser encore une minute ? Je reviens tout de suite...

Robin jaillit de son siège avec tant de force qu'elle faillit le renverser. Elle ouvrit la porte extérieure de son bureau et se précipita dans le couloir à la moquette grise, courant dans le passage étroit jusqu'au cabinet de toilette. Elle poussa la porte pour l'ouvrir et fonça vers le lavabo pour regarder son reflet dans le miroir. Une femme séduisante de trente-trois ans aux yeux bleu profond, aux lèvres agréablement pleines et au visage vaguement en forme de cœur la regardait en retour. Il n'y avait ni verrue inquiétante ni tache, pas de cicatrice ou de défaut. Tout était là où c'était censé être, quoiqu'un peu déséquilibré à cause de son nez légèrement courbé. Mais il n'y avait rien qui pût être considéré comme « froissé ». Ses cheveux avaient peut-être besoin d'un soin et d'une coupe, se dit-elle, mais à part ça elle avait l'air tout à fait correct, professionnel même, dans son chemisier de couleur rose et sa jupe droite grise. Quelques kilos de plus lui iraient bien, se dit-elle en entendant la voix de Mélanie lui dire, que malgré sa réussite et son « beau diplôme », elle était « plate comme une planche à repasser » et « maigre comme un clou ».

Elle sentit les prémices d'une nouvelle crise de panique et prit par précaution plusieurs longues inspirations. Comme ça ne

fonctionnait pas, elle s'arrosa le visage d'eau froide. *Très bien, calme-toi*, se dit-elle. *Calme-toi. Tout va bien. À part que ton visage est tout froissé.* Elle inspecta son reflet encore une fois, remarqua ses lèvres pincées et ses joues crispées et fit un effort pour détendre ses traits. *Tu ne peux pas laisser Mélanie t'atteindre.* Elle prit à nouveau plusieurs grandes respirations – inspirées par le nez, expirées par la bouche pour absorber la bonne énergie et rejeter la mauvaise. *Il y a une femme qui attend patiemment tes conseils avisés*, se remémora-t-elle. *Maintenant, retourne là-bas et donne-les-lui.*

*Quel que soit son putain de nom.*

Mais quand Robin revint dans son bureau, la femme était partie.

– Il y a quelqu'un ? appela Robin en ouvrant la porte du bureau attendant pour découvrir que cette pièce aussi était vide. Adeline ?

Elle revint dans le couloir et le trouva tout aussi désert.

*Génial. Le moment idéal pour se souvenir de son prénom.*

De toute évidence, Adeline s'était envolée. Effrayée parce que Robin était « dure » et qu'elle avait le visage froissé. Non pas que Robin le lui reprochât. La séance avait été un désastre. Qu'est-ce qui lui donnait le droit de penser qu'elle pouvait conseiller les autres, quand sa propre vie n'était qu'un foutoir total ?

Robin se laissa tomber sur la chaise bleue qu'Adeline avait abandonnée et regarda autour d'elle l'espace agencé avec soin. Les murs étaient clairs, jaune soleil afin de susciter l'optimisme. Un poster de fleurs colorées était accroché au mur pour suggérer l'évolution et le développement personnel. Une photographie de feuilles d'automne, derrière la porte de son refuge, rappelait subtilement que le changement était à la fois bénéfique et inévitable. Son préféré occupait la place d'honneur derrière le siège où elle s'asseyait en général : un collage représentant une femme à lunettes aux cheveux bouclés et au sourire inquiet, au milieu d'une foule de visages heureux et de gouttes d'eau abstraites ; au-dessus de sa tête flottaient les mots POURQUOI SUIS-JE SI SENSIBLE ? C'était censé être drôle et mettre les clients à l'aise. Elle l'avait trouvé dans un vide-grenier de son quartier peu après qu'elle et Blake eurent emménagé ensemble. Il « travaillait tard » de plus en plus souvent désormais. Combien de temps encore avant qu'il parle de déménager ?

– Pourquoi suis-je si sensible, en fait ? demanda-t-elle à la femme du collage.

La femme lui sourit de son sourire inquiet et ne dit rien.

Le téléphone du bureau attendant sonna.

– Merde, dit-elle en l’écoutant sonner deux fois encore avant que son répondeur s’enclenche.

Était-ce Mélanie, pour lui reprocher de ne pas l’avoir rappelée assez vite ? Robin se leva doucement. *Et puis merde, autant en finir.*

La première chose qu’elle vit en entrant dans la pièce adjacente fut le clignotant rouge sur son téléphone. Elle se coula dans le confortable fauteuil en cuir bordeaux derrière le petit bureau en chêne. Ç’avait été celui de Blake quand il avait commencé à exercer le droit ; il le lui avait donné quand il avait intégré une société plus grande, avec un cabinet plus important nécessitant un bureau plus imposant.

Était-ce pour cette raison qu’ils n’avaient jamais concrétisé leur projet de mariage ? Est-ce qu’elle n’avait pas le niveau, pour un homme en pleine ascension ?

Ou peut-être était-ce la jolie nouvelle assistante qu’il avait recrutée, ou cette séduisante nouvelle avocate dans le bureau voisin. Peut-être que la femme à qui il souriait en faisant la queue chez Starbucks avait déclenché chez lui une remise en question.

Combien de temps allait-elle encore ignorer des signes qu’elle connaissait trop bien ?

Elle prit le combiné et écouta une voix enregistrée l’informer qu’elle avait un nouveau message et un message sauvegardé. « Pour écouter vos messages, tapez un... »

Robin fit ce qu’on lui demandait.

« Bonjour, c’est Adeline Sullivan, dit la voix. J’appelle pour m’excuser de vous avoir fuie comme ça. J’ai juste pensé que ça ne collait pas entre nous, et pour citer une psy que je connais, “je me suis dit que j’allais nous faire gagner du temps” et m’en aller. J’espère que vous n’êtes pas fâchée. Vous pouvez me facturer la séance. Vous m’avez donné du grain à moudre. » Elle laissa l’adresse à laquelle Robin pouvait envoyer la facture. Robin supprima rapidement le message. *Si seulement tout pouvait être aussi facile à effacer.* Elle ferma les yeux, les doigts au-dessus du clavier du téléphone.

– Allez, s’encouragea-t-elle. Tu peux le faire.

Elle appuya sur le bouton pour réécouter le message de sa sœur.

« Premier message sauvegardé », annonça la voix enregistrée, précédant l'ordre abrupt de sa sœur : « Rappelle-moi. »

Robin n'avait pas besoin de chercher le numéro de Mélanie. Elle le connaissait par cœur, il était gravé dans sa mémoire. Elle tapa les chiffres avant de changer d'avis.

Ça répondit presque immédiatement.

- Il t'en a fallu, du temps, dit sa sœur sans préambule.
- Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Robin.
- Tu ferais mieux de t'asseoir, dit Mélanie.





## Chapitre 2

Le lendemain matin, Robin se réveilla dans un drôle de lit, dans une chambre étrangère, sa conversation avec sa sœur repassant en boucle dans sa tête.

« C'est papa, avait dit Mélanie d'une voix plate et sans émotion.

- Il est mort ?
- Il est à l'hôpital.
- Il a fait une crise cardiaque ?
- Non.
- Un accident de voiture ?
- Non.
- On lui a tiré dessus ?
- Bingo. »

Robin appuya sur Pause dans sa tête, figeant la conversation qui l'avait hantée toute la nuit. La crispation forcée qu'elle imaginait sur le visage de sa sœur se figea aussi, ce froncement qui avait toujours empêché Mélanie de devenir une reine de beauté comme sa mère le lui avait prédit.

Robin sortit du lit queen-size trop dur et se traîna jusqu'à la salle de bains. *Pourquoi toutes les chambres de motel se ressemblent-elles ? Est-ce qu'une règle leur impose à toutes d'être des rectangles nuancés de beige et marron insipides ?* Non qu'elle fût une experte en chambres de motel, elle en avait occupé seulement quelques-unes au fil des années. C'est pour une chambre d'étudiant à Berkeley qu'elle avait quitté la maison surpeuplée de ses parents à Red Bluff, avant d'y revenir et de gagner de l'argent pour continuer ses études. Après, elle avait pris un petit appartement en colocation à l'écart du campus, pour faire des allers et retours entre Berkeley et Red Bluff et aider à s'occuper de sa mère. Puis un

studio exigü à Los Angeles, et enfin l'appartement de trois pièces qu'elle partageait avec Blake.

*Blake*, pensa-t-elle, en faisant rouler son prénom en silence sur sa langue quand elle entra dans la baignoire. *Qu'est-ce qu'il peut bien penser ?* Elle tourna le robinet de la douche et dut se plaquer contre le mur, quand un torrent d'eau glacée jaillit du pommeau.

Blake serait furieux contre elle.

Elle ne l'avait pas appelé depuis l'après-midi de la veille. Et même là, elle ne lui avait pas parlé en direct. Elle avait juste laissé un message à sa jolie petite assistante pour dire qu'elle avait dû partir à Red Bluff pour s'occuper d'une urgence familiale et qu'elle le rappellerait plus tard. Puis elle avait annulé ses rendez-vous de la semaine, était rentrée chez elle pour fourrer quelques affaires dans une petite valise et avait pris un taxi pour l'aéroport. Elle avait embarqué sur le premier vol pour Sacramento et avait atterri à presque six heures du soir. Le car pour Red Bluff ne partait pas avant le lendemain matin, mais elle ne s'était pas sentie capable de conduire elle-même jusque là-bas une voiture de location. Et puis, à vrai dire, elle n'était pas vraiment pressée d'arriver. Au lieu de ça, elle avait trouvé un motel près de la gare routière et y avait pris une chambre. Elle avait sauté le dîner, le remplaçant par une barre chocolatée achetée au distributeur du hall.

Elle s'était aussi empêchée d'allumer la télévision, espérant éviter les informations sur la fusillade. Elle ne se sentait capable d'absorber qu'une certaine quantité d'informations. Elle ne voulait pas encore connaître tous les horribles détails.

Elle envisagea d'appeler Blake de nouveau puis se rappela qu'il avait mentionné un dîner avec des clients. Alors, pourquoi se donner cette peine ? Il était occupé. Il était toujours occupé. Trop occupé pour téléphoner, de toute évidence. Trop occupé pour prendre quelques minutes, s'enquérir du genre d'urgence familiale qui lui demandait de décoller comme ça, de retourner là où elle avait juré de ne jamais retourner. Était-ce si difficile pour lui d'interrompre une de ces réunions qui semblaient interminables pour l'appeler, pour simuler ne serait-ce qu'un minimum d'intérêt ?

Peut-être qu'il ne serait donc pas furieux si elle n'essayait pas de le rappeler. Peut-être serait-il soulagé. Peut-être lui fournirait-elle enfin les munitions dont il avait besoin pour mettre un terme à leur relation, une bonne fois pour toutes ?

Ce n'était pas comme s'il pouvait faire quelque chose pour arranger la situation, se rappela-t-elle. Sa spécialité était le droit des affaires, pas le droit pénal. Et ce n'était pas comme s'il connaissait son père. Ou sa sœur. Ou n'importe quel membre de sa famille foireuse, à part son frère, Alec, qui vivait à San Francisco et qu'il n'avait rencontré que deux fois. Elle avait laissé un message à Alec, mais il n'avait pas rappelé non plus. *Qu'ils aillent se faire foutre tous les deux !* décréta-t-elle en éteignant son téléphone quand elle se mit au lit, à vingt heures à peine.

Elle n'aurait pas dû couper son portable, se disait-elle maintenant. Et si Blake ou Alec avaient appelé ? Et si Mélanie avait essayé de la joindre ?

« C'est papa », entendait-elle encore dire sa sœur. Elle fit une avance rapide dans ses souvenirs de la conversation pendant que la douche perdait progressivement de sa piqûre glacée pour devenir un jet tiède. Quelqu'un avait tiré sur son père.

« Qui ?

– On ne sait pas.

– Quand ?

– Hier soir.

– Il va bien ?

– Non, évidemment qu'il ne va pas bien. On lui a tiré dessus. Dans la tête. Il est dans le coma.

– Oh, mon Dieu !

– Ils l'ont opéré, mais ça ne se présente pas bien. »

Robin se débattit avec l'emballage du petit savon posé sur le porte-savon, laissa tomber le papier au fond de la baignoire et le regarda se plaquer sur l'évacuation comme une bonde, faisant monter l'eau jusqu'à ses chevilles. Le savon ne moussait pas, aussi fort qu'elle pût froter. « Super... marmonna-t-elle quand il lui glissa des mains pour disparaître sous l'eau montante. Vraiment super. » Elle se plaça directement sous le jet de la douche. Elle sentit ses cheveux mouillés s'aplatir sur son crâne, puis se plaquer tout autour de sa tête comme du film étirable.

*On lui a tiré dessus. Dans la tête. Il est dans le coma.*

Elle coupa le jet de la douche et posa ses pieds sur le tapis de bain trop petit de couleur ivoire, s'enroula dans une des deux fines serviettes-éponges fournies puis retourna dans la chambre. Elle regarda la pendule sur la table de nuit. Tout juste sept heures passées. Elle avait donc au moins trois heures à tuer avant le départ de son bus. Avec plus de deux heures qu'il faudrait ensuite, pour parcourir les soporifiques deux cents kilomètres d'autoroute jusqu'au trou perdu qu'on appelait Red Bluff. Donc, au moins cinq heures pendant lesquelles la conversation avec sa sœur ricocherait dans sa tête comme une boule de flipper.

« Je ne comprends pas. Comment est-ce arrivé ? Où est Tara ?

– Toujours au bloc opératoire.

– Au bloc ? Qu'est-ce que tu me dis ? Elle a été touchée aussi ?

– Et Cassidy.

– Quoi ?

– Tu as bien entendu.

– On a tiré sur Cassidy ?

– Oui.

– Je n'arrive pas à y croire. Quel genre de monstre peut tirer sur une petite fille de douze ans ? »

Robin ouvrit sa valise et en tira des sous-vêtements propres, un pull à rayures bleues et blanches, et un jean. Elle s'habilla rapidement en se demandant si elle devait ou non allumer la télévision au cas où la chaîne locale donnerait des informations sur la fusillade. « Un éminent promoteur de Red Bluff, Greg Davis, sa femme et sa belle-fille s'accrochent à la vie à l'hôpital après avoir été pris pour cible par un tireur. » Elle imaginait un reporter enthousiaste mais paradoxalement sombre pour annoncer la nouvelle.

Une fois de plus la voix de Mélanie interrompit ses pensées. « Ça ressemble à un genre d'effraction de domicile, disait-elle, sa voix accélérant et se désaccordant au fil des mots. Apparemment peu après minuit, la nuit dernière, quelqu'un s'est introduit chez eux, et... et...

– OK, OK. Moins vite. Respire profondément.

– S'il te plaît, ne me dis pas ce que j'ai à faire. Tu n'es pas là. Tu n'étais pas là. »

*Eh bien, il n'aura pas fallu longtemps*, avait pensé Robin, chaque muscle de son corps se contractant. Elle entendait le même refrain depuis le décès de sa mère.

« Dis-moi juste ce qui est arrivé.

– Je te l'ai dit. Ça ressemble à une effraction.

– Qu'est-ce que ça veut dire, exactement ? Est-ce que la police sait qui a fait ça ? Ils ont des pistes, des suspects ?

– Pas à ce qu'ils m'ont dit.

– Tu as eu Alec ?

– Je l'ai appelé. Il n'a pas répondu à mes messages.

– Je vais essayer de le joindre.

– Tu rentres à la maison ou pas ?

– Je ne sais pas. Il faut que je m'organise, que je trouve les vols, les bus... ça pourrait prendre du temps.

– Bien. Peu importe. Comme tu veux. »

Robin se laissa tomber sur le lit, se prit la tête entre les mains et regarda le tapis beige et marron usé à ses pieds. Peu importe combien de fois elle revenait à la conversation avec sa sœur, elle ne parvenait pas à tout appréhender. C'était comme un rêve dérangeant qui vous échappait à l'instant où vous essayiez d'en saisir le sens.

Elle resta assise, immobile, jusqu'à ce que son estomac commence à gargouiller. Elle n'avait pas pris un repas correct depuis son déjeuner, une soupe et un sandwich, la veille. Elle ferait mieux de trouver quelque chose pour petit-déjeuner avant le départ de son bus. Qui sait quand elle pourrait manger, une fois arrivée à Red Bluff ? Elle glissa ses pieds nus dans ses tennis, attrapa son sac à main, alluma son téléphone mobile et se dirigea vers la porte, se souvenant vaguement d'une gargote de l'autre côté de la rue.

Le téléphone sonna au moment où elle posait la main sur la poignée de la porte.

– Blake ? demanda-t-elle en portant l'appareil à son oreille sans vérifier l'identité de son correspondant.

– Alec, répondit son frère. Que se passe-t-il ?

– Tu as eu Mélanie ?

– Je me suis dit que j'allais t'appeler d'abord. Que se passe-t-il ?

– Tiens-toi bien.

- Je me tiens.
- Robin prit une grande inspiration.
- Papa s’est fait tirer dessus.
- Il y eut une brève pause, suivie d’un rire nerveux.
- C’est une blague ?
- Ce n’est pas une blague. Il est vivant, mais sûrement pas pour longtemps.
- Est-ce que c’est Tara qui a fait ça ?
- Non.
- Elle réprima un sourire. Ç’avait aussi été sa première pensée.
- Elle a été touchée aussi, continua Robin.
- Tara a été touchée ?
- Et Cassidy.
- Tara a été touchée ? répéta Alec. Comment va-t-elle ?
- Je ne sais pas. Elle était au bloc opératoire quand j’ai parlé à Mélanie.
- Je ne comprends pas. Que s’est-il passé ?
- Mélanie dit que ça ressemble à une effraction de domicile.
- Waouh...

Une seconde de silence. Robin s’imagina son frère, plus jeune qu’elle de trois ans, porter sa main à son visage pour se masser la mâchoire, un geste qu’il faisait quand il était perturbé.

– Voilà où ça les aura menés de se construire la plus grande maison de la ville.

- Je suis en train d’y aller, là. Tu devrais sûrement venir aussi.
- Non. Ce n’est pas une bonne idée.

Robin essayait de trouver quelque chose pour attirer son frère à Red Bluff, quand elle se rendit compte qu’il n’était plus en ligne. Elle remit le téléphone dans son sac à main en décidant qu’elle le rappellerait quand elle en saurait plus, et que lui aurait eu plus de temps pour réfléchir.

La porte de sa chambre s’ouvrait sur le parking. Un voile de chaleur s’enroula immédiatement autour de ses épaules. Mi-avril, même pas huit heures du matin, et le thermomètre dépassait déjà les 25 degrés. Il ferait encore plus chaud à Red Bluff où la température était en moyenne de plus de 30 degrés, cent jours par an. Le simple fait d’y penser lui donnait des palpitations.

« Très bien, reste calme », se murmura-t-elle en traversant la rue pour gagner le restaurant de style années 1950. *Ce n’est*

*pas l'endroit approprié pour une crise de panique. Mais des vagues d'angoisse l'assaillaient déjà quand elle chancela en poussant la lourde porte vitrée du restaurant. Elle glissa sur l'encadrement, sa main allant frapper un petit juke-box adossé à une desserte en Formica. Elle poussa un cri.*

– Ça va ? demanda la serveuse qui arrivait avec une cafetière fumante.

– Ça va aller, réussit à dire Robin en essayant de trouver sur les sièges en vinyle rouge usés un endroit où elle pourrait se poser. Dès que j'aurai eu un peu de ceci.

La serveuse lui servit une tasse de café.

– Vous voulez la carte ?

– Non. Rien que du café.

Robin tendit les mains vers la tasse avant de les reposer sur ses genoux en réalisant qu'elles tremblaient. Elle regarda le comptoir qui longeait le mur. Trois des cinq tabourets postés devant étaient occupés par des hommes portant de lourdes ceintures porte-outils autour de la taille. Une liste des spécialités de la maison était écrite à la peinture noire sur le miroir surplombant le comptoir. *Coupes glacées. Pancakes à la myrtille. Gaufres. Omelettes au jambon.*

– Vous avez des bagels ?

– Aux graines de sésame, de pavot, cannelle-raisins, énuméra la serveuse.

*Oh, mon Dieu !*

– Graines de sésame.

– Grillé ?

*Merde.*

– Oui, s'il vous plaît.

– Beurré ?

*Au secours.*

– Très bien.

– Vous êtes sûre que ça va ?

Robin leva les yeux vers la femme, qui avait à peu près cinquante ans et au moins vingt kilos de trop. Elle avait une jolie bouche ourlée et ses doux yeux marron pétillaient. *Contente-toi de sourire et dis-lui que tu vas bien.*

– On a tiré sur mon père, dit Robin à la place, les mots jaillissant de sa bouche avant qu'elle puisse les arrêter.

– C’est horrible. Je suis tellement désolée.  
– Et sa femme, Tara. On lui a tiré dessus aussi, continua-t-elle en entendant sa voix monter à chaque phrase. C’était ma meilleure amie, et la fiancée de mon frère. Jusqu’à ce qu’elle épouse mon père.

Un gloussement étranglé s’échappa de sa bouche. *Tu deviens hystérique*, se dit-elle. *Arrête de parler. Arrête de parler tout de suite.*

– Et sa fille, Cassidy. On lui a tiré dessus aussi. Elle a seulement douze ans.

La serveuse semblait assommée. Elle se glissa sur la banquette en face d’elle, posa la cafetière sur la table et se pencha en tendant la main pour prendre celle, tremblante, de Robin.

– C’est tellement affreux ma belle. C’est arrivé ici ? Je n’ai rien entendu...

– Non, ça s’est passé à Red Bluff. Je suis en route pour y aller, là. Dès que le bus arrive.

Elle regarda vers l’arrêt puis continua son flot incessant.

– J’habite à Los Angeles. Il n’y a pas de vol pour Red Bluff parce que personne de sain d’esprit n’a envie d’aller là-bas. Il y a un aéroport municipal, mais il ne sert plus depuis des années. C’est pour ça que je dois prendre le bus.

– Vous êtes seule ?

– Ma sœur m’attend à l’arrivée.

– Bien, c’est une bonne chose, dit la serveuse.

– Pas vraiment, dit Robin en souriant. Elle me déteste.

*Pourquoi je souris ? Arrête de sourire !*

– Je suis sûre qu’elle ne...

– Oh si, complètement. Elle pense que j’ai toujours eu la belle vie. Que j’ai tout eu pour moi. Que je me suis sauvée à l’université pendant qu’elle restait à Red Bluff et veillait sur notre mère mourante. Ce n’est pas tout à fait vrai puisque, même si j’ai eu une bourse d’études, j’ai payé tout le reste moi-même. Mon père disait qu’une maîtrise en psychologie, c’était un gaspillage de temps et d’argent et qu’il n’y contribuerait pas. Ce qui explique qu’il m’ait fallu tant de temps pour avoir mon diplôme.

*Très bien, ça suffit. Ça ne l’intéresse pas. Tu peux t’arrêter maintenant.*

Sauf qu’elle ne pouvait plus arrêter les mots qui s’échappaient déjà.



– Ça, plus le fait que je faisais sans cesse des allers et retours pour voir ma mère, continua Robin sans s'arrêter, les mots se précipitant comme un cheval au galop. Ma sœur trouve plus commode de mettre ça de côté, avec le fait qu'elle était de toute façon obligée de rester à Red Bluff à cause de son fils. Elle a un fils, Landon. Il a dix-huit ans. Il a le prénom de cet acteur. Il est mort maintenant. L'acteur, pas Landon. Landon est autiste. Je suis sûr qu'elle m'en veut pour ça aussi.

Le sourire de Robin s'étira jusqu'à ses oreilles. Elle commença à rire puis se mit à pleurer, puis à rire, et à pleurer en même temps jusqu'à ce qu'elle peine à respirer.

– Oh, mon Dieu ! Je n'arrive plus à respirer. Je n'arrive plus à respirer.

La serveuse se leva immédiatement.

– Je vais appeler une ambulance.

Robin tendit le bras et attrapa le tablier de la femme.

– Non, ça va. C'est juste une crise de panique. Ça va aller. Vraiment. Je n'ai pas besoin d'une ambulance.

– J'ai du Valium dans mon sac. Vous en voulez un peu ?

– Oh ! Seigneur, oui.

Une minute plus tard, la serveuse était de retour, deux petites pilules au creux de sa main.

– Je crois que je vous aime, dit Robin.

À dix heures pile, Robin monta à bord du bus Greyhound pour Red Bluff. Toute trace résiduelle de la gêne qu'elle ressentait à cause de sa crise au petit déjeuner – *je suis psy, nom de Dieu. Je viens de vider mon sac à une serveuse dans un restaurant* – avait disparu sous l'effet agréable du Valium. Elle dormit la plupart du temps pendant les deux heures de route sur l'autoroute 5 en direction du nord.

– Tout va bien se passer, murmura-t-elle dans la paume de sa main, alors que le bus approchait de Red Bluff, au pied de la chaîne des Cascades enneigée.

C'était à mi-chemin entre Sacramento et la frontière de l'Oregon, sur les rives du Sacramento, le plus grand fleuve de Californie.

– Tout va bien se passer, répéta-t-elle alors que le bus arrivait par une rue principale bordée d'arbres à ce qu'on appelait pompeusement le « centre historique » de Red Bluff.

Si sa mémoire était bonne, il y avait à peu près cent cinquante commerces dans le centre, juste à quelques pâtés de maison du fleuve. La plupart des habitants vivaient dans les banlieues environnantes, un bon cinquième d'entre eux en dessous du seuil de pauvreté. Et son père avait joué un rôle essentiel dans le développement de ces vingt kilomètres carrés.

*Ton père est invincible, se dit Robin. Il ne va pas se laisser arrêter par une petite balle dans le cerveau. Et Tara n'est pas une petite chose fragile. Au strict minimum, c'est une survivante. Merde, le mot a été forgé pour elle. Et la petite Cassidy ira très bien. Elle a douze ans, elle va se remettre en un rien de temps. Tu verras, tous les trois vont s'en sortir. Tu vas les voir à l'hôpital, ils vont te rire au nez, et tu pourras te tirer d'ici.*

Robin se sentait presque en paix quand le bus passa devant le State Theatre et la tour de l'Horloge à la pointe dorée – l'un et l'autre régulièrement qualifiés d'« historiques » dans les guides touristiques – avant de s'arrêter tout au bout de la rue.

Puis elle vit Mélanie qui l'attendait au bord de la route.

Robin descendit du bus. L'architecture victorienne colorée de Main Street se fit floue derrière elle, au moment où elle prit sa petite valise de la main tendue du chauffeur et se dirigea vers sa sœur.

Mélanie ne perdit pas de temps en fioritures.

– Tara est morte, dit-elle.

## Chapitre 3

Environ 14 000 personnes vivent à Red Bluff, la plupart blanches et tendant vers la classe moyenne. La devise de la ville est « Un endroit doux à vivre », même si Robin avait toujours pensé qu'« Un endroit d'où partir » aurait probablement fait un meilleur slogan. *À moins d'aimer le rodéo*, pensa-t-elle. Le championnat annuel de Red Bluff était devenu l'une des compétitions de rodéo les plus importantes et les plus attendues de l'Ouest. Des éleveurs venaient de tout le pays en avril pour voir leurs taureaux concourir. Elle eut un « Merci, mon Dieu » muet pour l'avoir manqué de peu.

À part ses rodéos, Red Bluff était peut-être plus connue comme la ville où une fille de dix-sept ans avait été kidnappée par un couple à l'esprit dérangé, puis retenue captive dans une boîte sous leur lit pendant sept ans. Le kidnapping avait eu lieu en mai 1977 et, de mémoire, rien de plus notable n'était arrivé depuis.

– Tu ne ressembles à rien, dit Mélanie alors qu'elles grimpaient dans son Impala vieille de dix ans dont l'intérieur était jonché de papiers de bonbons.

Robin pensait la même chose de Mélanie, mais elle était trop polie pour le dire. Il y avait de profonds cernes sous les yeux noisette de sa sœur, et ses cheveux prodigieusement noirs pendouillaient en ondulations sans vie sur ses épaules arrondies, des cheveux victimes d'années de mauvaises décolorations, des épaules victimes d'années de mauvaise posture.

- Je n'ai pas beaucoup dormi. Comment va papa ?
- Il respire encore.
- Quand est-ce que Tara est morte ?
- Il y a à peu près une heure.

– C’est tellement horrible.

Mélanie baissa le menton et jeta un regard explicitement sceptique à Robin en démarrant la voiture et s’éloignant du trottoir.

– Tu n’étais pas vraiment sa plus grande fan.

– Je n’ai jamais souhaité sa mort.

– Non ? Ça devait être Alec. Tu as pu le joindre ?

Robin acquiesça. Elle remarqua le peu d’arbres éparpillés à travers la grande étendue essentiellement vide, entre le centre-ville de Red Bluff et l’hôpital à la sortie de la ville. Rien n’avait vraiment changé depuis son départ.

– Je ne crois pas qu’il nous rejoindra.

– Ce n’est pas vraiment une grosse surprise, lâcha Mélanie en se penchant vers Robin, sans quitter la route des yeux. Tu ne crois pas...

– Je ne crois pas... quoi ? Qu’Alec ait quelque chose à voir avec tout ça ?

Robin entendait les inflexions défensives dans sa propre voix. Des restes de son enfance. Ç’avait toujours été Robin et son frère contre le monde, « le reste du monde », à l’époque, étant Mélanie.

– C’est toi qui l’as dit, répondit Mélanie. Pas moi.

– Tu l’as pensé.

– Ne me dis pas que ça ne t’est jamais passé par la tête.

– Alec aimait Tara, dit Robin, refusant d’admettre que Mélanie puisse avoir raison.

– Et détestait notre père.

– Pas assez pour faire un truc pareil !

– Tu es vraiment sûre de ça ?

– Oui.

*Vraiment ? Ne s’était-elle pas posé la même question ?*

L’hôpital public Sainte-Élizabeth se trouvait sur l’avenue Sœur-Marie-Colombia, à cinq minutes du centre. Robin ne cessait de jeter des coups d’œil à sa sœur, attendant qu’elle lui pose des questions sur sa vie, sur sa santé, sur n’importe quoi.

– Il y a eu de nouveaux éléments ? demanda-t-elle, comme Mélanie restait muette.

– Comme quoi ?

– Je ne sais pas. Tara a dit quelque chose à la police avant de mourir ?

– Non. Elle n’a jamais repris conscience.  
– Et Cassidy ?  
– Elle est dans un état grave. La balle l’a touchée juste sous le cœur et est ressortie de son dos, le shérif appelle ça une plaie transfixiante. Par miracle, ça n’a pas touché ses poumons, mais elle a perdu énormément de sang et son état est toujours critique. Les docteurs disent que ça peut évoluer dans un sens ou dans l’autre.  
– Est-elle consciente ?  
– Elle est entre les deux. Ils ont essayé de lui parler, mais pour l’instant elle n’a pas dit un mot.  
– Donc ils ne connaissent toujours pas l’identité du coupable.  
– Ils n’en ont pas la moindre idée, dit Mélanie en accentuant chaque mot.

– Est-ce qu’elle sait, pour sa mère ?  
– Pas à ma connaissance. On le saura bien assez tôt.  
Mélanie quitta la route en tournant dans le parking étonnamment grand du petit hôpital. Elle se gara en face de deux voitures de police et coupa le moteur puis ouvrit sa porte. Une explosion d’air chaud frappa Robin, comme si quelqu’un lui avait lancé une grenade à la tête.  
– Tu viens ? demanda Mélanie.  
– Attends, demanda Robin qui sentait un frisson d’angoisse malvenu dans sa poitrine.

De toute évidence, l’effet du Valium commençait à se dissiper.  
– Quoi ?  
– Je me disais juste... On peut s’asseoir là cinq minutes ?  
– Et faire quoi ?  
– Je ne sais pas. Peut-être parler.  
– À propos de quelque chose en particulier ?  
– Pas vraiment. J’espérais pouvoir peut-être m’acclimater.  
– T’acclimater... répéta Mélanie en détachant chaque syllabe.  
– Bon. Je pense que papa peut attendre. Ce n’est pas comme s’il allait s’en aller quelque part.

Elle se laissa tomber sur son siège mais laissa la porte de la voiture ouverte.

– Très bien. Alors... parle.  
Robin sentit de la transpiration perler sur son front, sans savoir si elle réagissait à la chaleur ou à l’ordre de sa sœur. Les années n’avaient pas le moins du monde attendri Mélanie.

- Comment tu vas ?
- Bien.
- Tu travailles toujours ?
- Ouais.
- Chez Tillie ?

Un magasin, au milieu de Main Street, qui mêlait antiquités et cadeaux. Mélanie avait travaillé là par intermittence pendant les vingt dernières années.

- Oui. Chez Tillie.

Elle fit une pause.

- Bien sûr, je vais devoir prendre des congés, maintenant.
- Et le boulot de papa ?
- Quoi, le boulot de papa ?
- Est-ce que quelqu'un s'en occupe... ?
- Son directeur administratif s'occupe de tout pour le moment.

Robin attendit plusieurs secondes que Mélanie ajoute d'elle-même plus d'informations. Ce qu'elle ne fit pas.

- Comment va Landon ?

Un soupir impatient.

– Bien, dit Mélanie, qui parvenait à faire en sorte que le mot d'une syllabe ait l'air plus court encore.

Robin se demanda si elle allait poser plus de questions sur son neveu, consciente que Landon avait toujours été un sujet de discussion sensible pour Mélanie. Né d'une aventure d'un soir avec le capitaine de l'équipe de foot du lycée quand Mélanie avait tout juste dix-sept ans, Landon avait été diagnostiqué autiste à l'âge de trois ans. À la connaissance de Robin, son père n'avait jamais contribué d'un sou à l'éducation de son fils. En fait, il avait déménagé dans le Colorado, peu après l'obtention de son diplôme de coach particulier, puis avait racheté une chaîne de fast-food à la réussite modeste. Parallèlement, Mélanie avait été contrainte d'abandonner tout espoir de mener la carrière de mannequin dont elle avait toujours rêvé, et de rester à Red Bluff pour veiller sur son fils.

Même si Landon souffrait d'un autisme fonctionnel de haut niveau, il était aussi sujet à de violents changements d'humeur et se montrait la plupart du temps silencieux et renfermé, prisonnier de son propre esprit. Bien qu'ayant vécu sous le même toit pendant des années, Robin ne pouvait se souvenir de la